

LOBÉISSANCE DES JÉSUITES.

Suite et fin.

Enfin, pour omettre tous les autres, saint Basile, le législateur des moines d'Orient et l'une des plus mâles figures des anciennes églises, comme l'une des plus belles gloires de l'épiscopat et de la science sacrée, saint Basile, au chapitre 22 de ses Constitutions monastiques, veut que le religieux obéissant soit comme l'outil dans la main de l'ouvrier, ou bien encore comme la coignée dans la main d'un bûcheron. Le bâton du vieillard, si singulièrement reproché à saint Ignace, est moins rebloutable, on l'avouera.

Mais quoi! dira-t-on toujours, obéir en aveugle, soumettre sa volonté, son jugement, est-ce là penser, vivre en homme? Oui; et c'est même avoir fait de glorieuses conquêtes dans la carrière de la dignité humaine, et dût l'honneur s'en accroître encore, j'exposerai cette affreuse doctrine.

« Malheur, dit l'Écriture, à celui qui marche dans sa voie, et qui se rassasie du fruit de ses propres conseils! Malheur à celui qui se croit libre quand il n'est point déterminé par autrui, et qui ne sent pas qu'il est entraîné au dedans par un orgueil tyrannique, par des passions insatiables, et même par une sagesse qui, sous une apparence trompeuse, est souvent pire que les passions mêmes! » C'est Fénelon qui parle ainsi; je dirai après lui:

O mon Dieu! que je voudrais être mort à moi-même, être anéanti comme l'entendaient saint Ignace et saint François; mon ambition tout entière serait remplie en ce monde. Il est des âmes pieuses et recueillies qui accepteront et comprendront ce langage: et pour le faire entendre à tous, les beaux et puissants génies qui ont fécondé l'Église et versé en abondance les fruits de vie au sein des nations, viendront à mon aide et diront mieux que moi comment il faut mourir à soi-même pour bien vivre.

J'entends saint Paul: « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ... Nous sommes ensevelis avec lui dans la mort... Quant à moi, je meurs chaque jour... Je suis mort et crucifié pour le monde, et le monde est mort et crucifié pour moi... Aussi ma vie est Jésus-Christ seul... Nous sommes comme des mourants, et nous vivons cependant. »

Si le langage de saint Ignace est étrange, au moins conviendra-t-on que saint Paul avait donné bon exemple. Saint Paul nous révèle ici tous ses plus admirables secrets; il nous découvre la source à laquelle, parmi les longues luttes de son apostolat, il est allé puiser la force et la victoire. C'est donc en mourant ainsi au monde, à lui-même, à ses volontés, à ses désirs, à tout ce qui n'était pas Dieu, qu'il accomplit tant d'incroyables travaux, qu'il fournit une carrière si glorieuse, qu'il sauva tant d'âmes.

Cette langue de saint Paul avait été parlée avant lui par une bouche divine. Et que signifie donc cette leçon: « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive, » sinon encore cette abnégation intime qui est la mort en nous de la volonté et de la pensée propres, de cette fausse énergie qui nous tue tandis qu'en l'abandonnant nous vivons de cette noble vie que le Seigneur enseigne?

Que signifie cet autre enseignement du Sauveur: « Il faut naître de nouveau. » Mais pour naître, il faut bien qu'auparavant on soit mort: et mourir, c'est surtout obéir; car c'est en obéissant surtout que l'âme se dépouille de cette vie factice et corrompue que l'orgueil lui a faite, et qu'elle se régénère au sein de la vie nouvelle que l'humilité lui apporte avec la grâce.

Mais il est une parole de Jésus-Christ que l'homme apostolique doit méditer profondément entre toutes les autres: « Le grain de froment, s'il ne meurt pas, reste seul; s'il meurt, il produit beaucoup. Ainsi, celui qui aime son âme la perdra: et celui qui hait son âme en ce monde la gardera pour la vie éternelle. » Eh bien! je le demande encore, qu'est-ce que cette haine de soi, cette mort volontaire et souverainement désirable pour vivre et fructifier? Qu'est-ce? Blasphémerait-on contre la parole évangélique?

Oui, nous dit la sagesse incréée, il faut que vous mouriez, que vous soyez ensevelis dans la terre, que vous disparaissiez dans l'abaissement de vous-même et dans l'abnégation; et puis après vous revivrez. On vous reverra, vous reparaitrez portant les fruits de vie. Par la mort, vous serez devenu le sel qui conserve, la lumière qui éclaire, la nourriture des âmes et le froment de J.-C.

Et saint Paul a voulu énergiquement exprimer dans la personne même du Sauveur ce principe divin de gloire et de vie, quand il a dit: Il s'est anéanti, *exinanivit*; il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, *obediens usque ad mortem*. Saint Ignace, dans sa loi d'obéissance, n'a pas voulu exprimer d'autre mort que cette belle et féconde vie de l'apostolat défini par Jésus-Christ et par saint Paul.

O mon bienheureux père! je n'avais pas besoin que l'autorité de vos préceptes fût jamais devant moi justifiée. La parole par laquelle vous m'ordonnez de mourir en obéissant est la plus pure et la plus généreuse esprit de l'Évangile. Je le crois de toutes les forces de mon âme, et je le proclame à la face de ce siècle, qui peut-être maintenant comprendra mieux mon langage. Je n'ai trouvé la paix et la vie que dans la pensée de cette mort à moi-même.

Qu'on me cite un des grands noms dont s'honore l'Église catholique, par qui cette sublime doctrine n'ait été enseignée. Vous admirez Bossuet; prenez son discours sur la vie cachée: c'est un magnifique commentaire du texte de l'Évangile et en même temps de la célèbre parole de saint Ignace. Ce discours est trop long pour que je le rapporte; trop beau pour que je le déchire en citations. Il faut le lire tout entier. Je ne rappellerai que ce seul mot de Bossuet: « Tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tel est le monde pour moi et moi pour le monde. »

Le génie si profond, si pieux de Fénelon n'avait garde d'oublier cet état de mort spirituelle; combien de fois il y revint! « Que faut-il donc? » écrivait-il. « Il faut se renoncer, s'oublier, se perdre... ô mon Dieu! n'avez plus ni volonté ni gloire que la vôtre... Dieu veut que je regarde ce moi comme je regarderais un étranger... que je le sacrifie sans retour, et que je le rapporte tout entier et sans condition au Créateur de qui je le tiens. » Et c'est de saint Augustin qu'on a regardé comme un des élans les plus sublimes de sa grande âme ne serait donc qu'une folie! « O mourir à soi, ô aimer, ô aller à Dieu!... *ô perire sibi, ô amare, ô ire ad Deum!* » Et Fénelon encore, que voulait-il dire en s'écriant: O Sauveur! je vous adore, je vous aime dans le tombeau, je m'y renferme avec vous... je ne suis plus du nombre des vivants! O monde, ô hommes! oubliez-moi, foutez-moi aux pieds, je suis mort, et la vie qui m'est préparée sera cachée avec Jésus-Christ en Dieu! »

Telle est donc la mort précieuse que réalise merveilleusement l'obéissance religieuse: holocauste vivant et véritable où l'homme tout entier s'immole à Dieu, à ses frères, à toutes les œuvres grandes et glorieuses.

Vous ne le comprenez pas, esprits superbes de ce temps, instruits à vous complaire dans tous les rêves ambitieux de la raison humaine, dans toutes les chimères d'indépendance; je le conçois: mais de grâce, gardez-vous de blasphémer ce que vous ignorez; ce que les saints et les plus beaux génies ont connu, ce qu'ils nous ont légué après eux dans leurs testaments religieux!

Vous ne pouvez comprendre, et cependant quelquefois vous gémez; ah! la terre tremble sous vos pas, et vous posez des questions savantes pour définir quel séau ravage l'humanité. Chose étrange! on vous voit en même temps ivres d'un fol orgueil chanter sur un air de fête: et sans cesse chançant dans la vie, vous célébrez le pouvoir effréné de tout penser, de tout dire, dont vous redoutez aussi les accès. Vous triomphez de cette force qui renverse toujours sans édifier jamais: Bien; mais d'autres ont jugé qu'ils reconquerraient la liberté, l'ordre et la paix de leurs âmes en soumettant leur volonté aux volontés divines, en abjurant dans la main de Dieu et d'une autorité qu'il institua, cette puissance d'erreur, de trouble et de crime que porte le cœur de l'homme. Se révolter contre Dieu, rejeter insolemment son joug est aussi facile que désastreux. Dompter l'orgueil frémissant, la pensée inquiète, les passions aveugles et tout ce moi déréglé dont l'indépendance nous avillit et nous tue, c'est s'affranchir et vivre. C'est rentrer dans un empire vraiment fort et paisible où Dieu règne, où l'homme obéissant règne aussi; car il fait le plus noble usage de sa puissance et de sa liberté. Et s'il en coûte de conformer l'intelligence et les désirs à la sage direction que la religion donne et que Dieu lui-même revêt de son autorité, il y a là aussi le plus courageux, le plus glorieux, le plus fécond des sacrifices, le sacrifice de soi-même, et la victoire remportée sur les plus indomptables ennemis de l'homme, son esprit et son cœur.

Qu'est-ce qui meurt donc ici? Ce qui n'est pas digne de vivre, ce qui donne la vie à l'âme quand il n'est plus: l'orgueil, la frivolité, la vanité, le caprice, la faiblesse, le vice et la passion.

On ne fait pas mourir, au contraire on ranime, on fortifie ce qui est digne de la vie, c'est-à-dire la force, l'oubli, le dévouement, le vrai courage. Et c'est ainsi que l'homme obéissant devient maître de lui-même, s'éleve et grandit avec une simplicité magnanime de toute la distance qui sépare la vraie servitude de la vraie liberté.

O esclavage, que l'insolence humaine n'a pas honte de nommer liberté! di-